

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Espace-temps

Robert Marinier, *L'insomnie*, Sudbury, Prise de parole, 1996, 96 p.

Abla Farhoud, *Jeux de patience*, Montréal, VLB, 1997, 80 p.

François Archambault, *Cul sec*, Montréal, Leméac, 1996, 84 p.

Sylvie Bérard

Number 88, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39283ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bérard, S. (1997). Review of [Espace-temps / Robert Marinier, *L'insomnie*, Sudbury, Prise de parole, 1996, 96 p. / Abla Farhoud, *Jeux de patience*, Montréal, VLB, 1997, 80 p. / François Archambault, *Cul sec*, Montréal, Leméac, 1996, 84 p.] *Lettres québécoises*, (88), 34–35.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Robert Marinier, *L'insomnie*, Sudbury, Prise de parole, 1996, 96 p.
Abla Farhoud, *Jeux de patience*, Montréal, VLB, 1997, 80 p., 12,95 \$.
François Archambault, *Cul sec*, Montréal, Leméac, 1996, 84 p., 15. \$.



Espace-temps

Bien plus, c'est seulement du passé et du futur que nous disons qu'ils sont longs ou courts : [...] c'est bien du futur qu'on dit qu'il se raccourcit et du passé qu'il s'allonge.

THÉÂTRE
Sylvie Bérard

Paul Ricœur

CHANGER D'ESPACE, c'est aussi changer un peu de temps. Un espace nous séduit-il qu'on voudrait pouvoir stopper le temps. Quand les heures s'arrêtent, on perd cette faculté d'affronter de nouveaux espaces. Les personnages de Robert Marinier, Abla Farhoud et François Archambault, chacun à leur manière, se retrouvent dans un espace avec du temps sur les bras, temps qui trompe ou qui persiste, temps fuyant irréparable ou maintenu de force dans le présent.

Images d'un passé flou

Dans l'univers de Marinier, le temps et l'espace se confondent. Sa pièce *L'insomnie*, qui, à travers différentes versions, connaît un grand succès sur les scènes ontariennes depuis maintenant cinq ans, raconte une histoire à dormir debout... celle de Gilles qui souffre d'insomnie. Ce dernier, en effet, n'est pas parvenu à dormir depuis six mois. Son voyage au bout de la veille, raconté par le personnage du narrateur, est transmis par le biais d'une série de flashes mi-réalistes, mi-oniriques.

Narrateur : [...] *Après deux semaines — et dix-sept rendez-vous avec des médecins de toutes sortes, psychologues, spécialistes, psychiatres — Gilles, avec l'aide de Lorraine, avait tout essayé. Mais les somnifères n'avaient eu aucun effet, la méditation l'angoissait, le régime spécial de la naturopathe ne lui donnait que des gaz, et il avait compté assez de moutons qu'il était obligé d'en importer d'autres de la Nouvelle-Zélande. Il avait compté assez de moutons que ses filles étaient grées en gilets de laine pour le restant de leur vie. Il avait compté assez de moutons que... Enfin, vous comprenez qu'il avait tout essayé pour trouver une solution.* (p. 21)

L'insomnie est d'abord récupérée dans le quotidien du personnage comme un élément positif : en cette ère de productivité, quoi de plus merveilleux que de pouvoir travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, surtout si l'insomnie ne laisse en soi aucune trace de fatigue ? Quoi de plus dangereux, aussi, pour un fonctionnaire, en qui ses supérieurs voient bientôt une menace. Mais *L'insomnie* n'est pas une œuvre réaliste ; le rêve rattrape l'éveil et la curieuse affection du personnage a vite fait de se présenter sous son jour le plus saugrenu. Irruption du fantastique dans une vie plutôt banale (petit emploi, petite famille), le trouble du sommeil génère bientôt d'autres phénomènes étranges. Le person-

nage est assailli par des *flash-back*, et ceux-ci sont d'autant plus inquiétants qu'il ne se souvient pas avoir vécu dans le passé certains de ces événements. Il en vient à douter de leur authenticité : l'enfance dont il se souvient est-elle sa véritable enfance, sa femme vient-elle vraiment de le quitter, a-t-il ou non fait l'objet d'expériences scientifiques l'ayant mené à l'insomnie ?

L'espace du je

S'égarant dans ses souvenirs, le personnage perd aussi pied dans sa propre identité. La faculté de dire *je* lui échappe, il ne peut parler de lui-même qu'à la troisième personne.

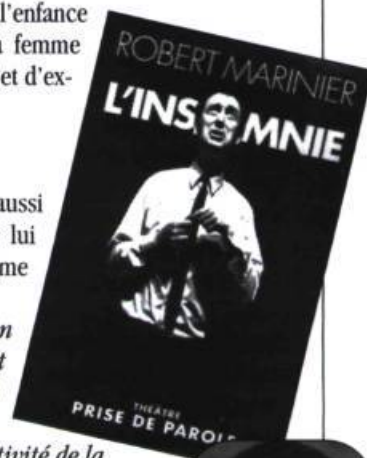
Gilles : [...] *À moins qu'il commence à en perdre des bouts ? À moins qu'il soit finalement en train de craquer ? Son passé est plus ce qu'il pensait qu'il était. Est-ce que c'est juste la preuve de la sélectivité de la mémoire ? Ou bien est-ce que c'est le manque de sommeil, la fatigue qui lui font oublier... ?* (p. 31)

Dans cet univers qui nous habitue à douter de tout, c'est le règne de la pure subjectivité, et une subjectivité qui doute d'elle-même, de surcroît. Le fait que le texte indique que c'est le même comédien qui joue tous les personnages accentue encore l'effet schizoïde. Quant au personnage du narrateur, relatant et commentant de loin en loin les faits et gestes de Gilles, il fait à la fois office de conteur omniscient et, puisqu'il en parle lui aussi à la troisième personne, de double de Gilles.

Cette œuvre de Robert Marinier est, sous des dehors grotesques, une œuvre complexe. Au delà du prétexte loufoque de l'insomnie s'articulent différentes positions et propositions sur la vie et le réel, sur l'organisation d'une vie dans le réel. La pièce sait habilement conjuguer un ton faussement réaliste à des préoccupations artistiques oscillant entre la tragédie et le surréalisme. En optant pour une *happy end* ouverte, l'auteur sait conserver à l'œuvre toute son ambiguïté et toute sa richesse dialectique.

Patience et longueur de temps

Chez Abla Farhoud, c'est à un tout autre traitement du temps qu'on est convié. D'une certaine manière, dans sa pièce *Jeux de patience* on



Robert
Marinier

rencontre aussi un passé douteux et des souvenirs où la réalité se mêle à l'affabulation, mais c'est la souffrance d'un temps passé qui prend toute la place et si les souvenirs sont incertains, c'est parce que les mémoires d'imaginaire s'avèrent moins douloureux que d'y faire face.

Trois femmes se croisent dans cette pièce, comme autant de périodes dans l'histoire d'un pays : Kaokab à qui l'on a fait fuir très jeune une contrée en guerre et qu'on a rebaptisée Monique dans sa terre d'adoption, sa cousine récemment arrivée au pays, et Samira qui n'est autre que le souvenir de la fille disparue. L'irruption d'une trace de son monde d'origine va réveiller chez Monique/Kaokab de vieux souvenirs et rouvrir de vieilles blessures.

Monique Kaokab : [...] *J'ai écrit la surface des choses. Pour endormir, pour bercer, pour plaire. J'ai écrit pour m'endormir, pour oublier. J'ai écrit en repoussant ma mémoire dans le fond de mon ventre.*

J'ai emprunté une langue et j'ai prêté mon âme.

J'ai vécu entre le déchirement de la mémoire et le déchirement de l'oubli. (p. 39)

Jeux de patience est une pièce sur la nécessité de se souvenir sans oublier de continuer à vivre. La parole des femmes présentes dans cette pièce contient en elle-même le discours de centaines d'enfants de la guerre, de femmes qui l'ont vécu et dont les enfants sont morts à et par celle-ci. Cette œuvre est une affirmation à la fois de l'utilité et de la futilité des mots qui, pour l'immigrante, sont toujours ceux de l'autre où surgissent parfois des traces du passé dans une langue qui ne se laisse pas oublier.

L'idée d'une culpabilité ravivée par une trace du passé surgie dans le présent n'est toutefois pas neuve. Si la pièce, par ses ellipses et ses tours poétiques articule le sujet de manière sensible, son traitement ne renouvelle pas vraiment la problématique. Les personnages sont touchants, les dialogues sont troublants, on passe ici par des moments dramatiques forts, où la désillusion les dispute à l'espoir, mais il manque à cette œuvre un ton qui la singulariserait et *désaplanirait* les dialogues, une structure d'où la réflexion, au delà d'un travail presque lyrique (si cela n'est pas une contradiction considérant la forme dramatique), surgirait de manière dynamique.

Actualités en circuit fermé

Si chez Robert Marinier et Abla Farhoud, c'était le passé, réel ou inventé, qui occupait une grande partie de l'espace de la fiction, dans *Cul sec* de François Archambault, il s'agit véritablement d'une culture de l'instant présent. Dans cet univers du *one night stand*, il n'y a pas de place pour l'engagement et le long terme quoi qu'il arrive.

Serge et Éric sont deux jeunes hommes dans la mi-vingtaine qui ne vivent que pour les week-ends d'enfer qu'ils s'offrent régulièrement, de longues soirées de drague qui viennent remplir leurs fiches de conquêtes sexuelles et nourrir la compétition qu'ils se livrent (et dont témoigne un tableau d'affichage où ils notent soigneusement les résultats de leurs chasses). Un soir, ils invitent Michel, un de leurs amis qui leur a fait faux bond depuis qu'il vit en couple, et entreprennent de le détourner du droit chemin de la monogamie.

Éric : *Penses-y, Michel. Faire du cul avec quelqu'un que tu connais pas. Partir à découverte d'un nouveau corps ! Une nouvelle peau, des nouvelles boules, un nouveau cul, une nouvelle touffe, une nouvelle plotte. Imagine, tu rencontres une belle fille pis réussis à l'avoir pour toi tout seul, flambant nue devant toi pour une nuit. Sacrament, je te jure, y a pas de plus beau feeling dans' vie : une fille qui décide de te suivre, pis qui te laisse y rentrer dedans. (p. 27)*

On a droit, dans cette pièce, à un instantané d'une tournure tout à fait classique et reposant sur des unités de temps, de lieu et d'action: tout se passe en une soirée dans le salon de Serge et tous les faits et gestes des personnages sont dirigés vers la baise de fin de semaine, particulièrement celle que l'on voudrait procurer au fidèle Michel. Ce dernier, influençable ou trouvant là l'impulsion qu'il cherchait secrètement, finira par tromper sa copine. Mais il n'est peut-être pas de la même trempe que ses amis puisqu'il se retrouvera amoureux ou, du moins, constatera qu'il n'aime plus la femme dont il partage la vie.

Optant pour un ton très cru qui sied bien au traitement hyperréaliste de son sujet, l'auteur dépeint sans complaisance l'univers de jeunes mâles contemporains en quête d'une raison de vivre et qui croient la trouver dans l'alcool et le sexe. Les trois personnages féminins, apparaissant au deuxième acte, ne constituent pas un portrait plus flatteur et contribuent eux aussi à chasser l'amour là où pourtant tout le monde souhaite si furieusement le *faire*. Les deux trios, tendus vers une seule et même quête du plaisir immédiat, se présentent d'ailleurs en miroir l'un par rapport à l'autre. C'est donc le sexe qui, comme monnaie d'échange, permet une circulation entre les êtres. Il assure l'illusion du bonheur et de l'amitié, d'une certaine conception de l'amitié : c'est le sexe que Serge veut prendre de Josée parce qu'en acceptant de venir à l'appartement elle a signé une sorte de contrat tacite, c'est aussi le sexe qu'Éric offre à Serge en lui permettant, parce qu'il a « fourni la boisson, l'appartement pis les lits » (p. 79), de faire l'amour avec la fille qu'il a draguée.

L'auteur ne dénonce ni n'encense ce mode de vie, il se contente de le représenter et de nous laisser l'interpréter. Ses personnages ne sont pas attachants, ils sont simplement semblables à des jeunes hommes et des jeunes femmes qu'on croise ici, maintenant. Or, sous la plume de François Archambault, la *belle jeunesse* ne nous laisse guère d'illusion. Dans cette culture du *je se terre* un manque d'amour de soi. Cette vie au premier degré cache un mal de vivre, une terreur absolue de fouiller ses propres sentiments et ceux d'autrui. Dans ce monde sans foi ni loi, ne subsiste plus que le dérèglement organisé, planifié, programmé, de tous les sens, qu'on peut si facilement confondre avec le bonheur ; ne reste plus qu'une jouissance passagère qui, comme dans la didascalie finale, peut être confondue avec l'orgasme contrefait d'une vidéo porno.



Abla Farhoud

